



JACQUIE D'ALESSANDRO

Vision d'amour

COUP DE Foudre

J'AI
LU
POUR elle

AVENTURES & PASSIONS

Vision d'amour

*Du même auteur
aux Éditions J'ai lu*

Le voleur de fiancées
N° 6564

Le bijou mystérieux
N° 6772

Le marié maudit
N° 7493

Des roses pour le dire
N° 7796

Scandaleuse comtesse
N° 7898

Un gentleman déshonoré
N° 8600

Nuits blanches à Langston Manor
N° 9000

JACQUIE
D'ALESSANDRO

COUP DE FOUDRE - 1

Vision d'amour

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Paul Benita*





POUR **elle**

Si vous souhaitez être informée en avant-première
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures
préférées, retrouvez-nous ici :

www.jailupouelle.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original

WHIRLWIND WEDDING

© Jacquie D'Alessandro, 2000

Pour la traduction française

© Éditions J'ai lu, 2019

*Ce livre est dédié avec amour et avec gratitude
à Deborah Smith, à Sandra Chastain,
à Anne Busyhead et à Ann Howard White
qui m'ont lancé une bouée de sauvetage
quand j'étais en train de me noyer.*

*Et à mes partenaires Donna Fejes, Susan Goggins
et Carina Rock qui, en pleine tempête,
m'ont maintenue sur le bateau quand j'étais prête
à sauter par-dessus bord.*

*Et, comme toujours, à mon incroyable,
mon merveilleux mari Joe – le commandant
de bord de mon cœur ; et à Christopher,
mon fils génial, ce commandant junior
dont je suis si fière.*

1

Angleterre, 1816

Debout dans la pénombre d'une alcôve, Austin Randolph Jamison, neuvième duc de Bradford, contemplait ses invités. Les couples tourbillonnaient sur la piste de danse, un arc-en-ciel de femmes en robes élégantes et bijoux extravagants escortées de messieurs fort bien mis. Plus de deux cents membres de l'élite de la bonne société étaient réunis chez lui.

Et il ne s'était jamais senti aussi seul.

Émergeant de son refuge, il cueillit un cognac sur le plateau d'argent d'un valet et porta le verre à ses lèvres.

— Vous voilà, Bradford. Je vous ai cherché partout.

Austin se figea, et ravala un juron. S'il ignorait qui lui adressait la parole, cela ne changeait rien. Il savait *pourquoi* la personne qui se trouvait derrière lui le cherchait et cela suffit à lui nouer l'estomac. Bon, il était trop tard pour s'échapper à présent. Il avala la moitié de son cognac avant de se retourner.

C'était lord Digby.

— Je viens de visiter la galerie, Bradford, reprit celui-ci. Le nouveau portrait de William en grand uniforme est magnifique. Un hommage adéquat, assura-t-il avant de se rembrunir. Quelle tragédie, mourir lors de son ultime mission.

Austin se força à hocher poliment la tête.

— En effet.

— C'est néanmoins un honneur que de mourir en héros.

L'estomac d'Austin se serra davantage. En héros. Si seulement c'était vrai. Malheureusement la lettre rangée dans le tiroir de son bureau avait confirmé tous ses soupçons.

Une image étonnamment précise de William lui vint – cette dernière image déchirante que rien ne pourrait effacer. Les remords et les regrets l'accablèrent. Sa main se crispa autour de son verre.

De l'air. Il avait désespérément besoin d'air pour s'éclaircir les idées. Après s'être excusé, il se dirigea vers l'un des balcons.

Au moment où il sortait, sa sœur Caroline lui sourit ; il se força à lui rendre son sourire. S'il détestait les mondanités, il était heureux de la voir aussi gaie. Cela faisait trop longtemps qu'il n'avait pas vu cette joie insouciante éclairer son joli visage. Au moins, ce maudit bal aurait servi à cela. Si seulement Robert avait été là au lieu de vadrouiller à travers l'Europe. Leur frère cadet, un garçon beaucoup plus jovial que lui, adorait jouer les hôtes.

Sans se soucier des regards curieux qui le suivaient, Austin quitta la salle de bal. Ni la douce fragrance des roses dans la tiédeur de cette soirée d'été, ni la lueur argentée de la lune sur les jardins n'améliorèrent son humeur, sans parler de

l'aider à se débarrasser de cette tension qui lui raidissait les muscles. Des couples se promenaient en bavardant. Il les évita, bien décidé à trouver quelques instants de paix.

Il savait déjà que c'était beaucoup demander.

Quelqu'un devinerait-il la vérité ? Non. Tout le monde – Caroline, leur mère, le pays entier – s'imaginait que William était mort en héros, et c'était une illusion qu'Austin comptait préserver à n'importe quel prix. Tout plutôt que de voir sa famille et la mémoire de son frère salies.

Il rejoignit un endroit entouré de hautes haies tout au fond du jardin. Le banc en pierre inoccupé s'avéra la vision la plus agréable de la soirée. Il s'y laissa choir avec un soupir de soulagement, et glissa la main dans sa poche pour en sortir son étui à cigares avant de se figer. Il avait entendu un froissement dans les haies.

Et en effet, les feuillages s'agitèrent et une jeune femme apparut, s'efforçant de s'en extraire en maugréant. Plus elle se démenait, plus les branches s'accrochaient à ses cheveux et à sa robe.

Pour la dixième fois de la soirée, Austin ravala une obscénité. Inutile de prier pour qu'elle disparaisse. Ces derniers temps, ses prières étaient rarement exaucées.

Le combat contre la haie se poursuivait, de plus en plus effréné. Une donzelle qui cherchait sans doute un coin tranquille pour s'offrir un rendez-vous clandestin avec un galant. À moins que ce ne soit une autre de ces écervelées en quête d'un titre qui espérait le piéger pour le forcer à l'épouser. Après tout, il était fort possible qu'elle l'ait suivi jusqu'ici. La contrariété prit le dessus et il se leva.

— Nom de nom !

Curieusement, ce cri exaspéré n'émergea pas de sa bouche, mais de celle de la jeune femme. Elle tira avec impatience sur sa robe pour tenter de la libérer, sans succès. Saisissant ses jupes à deux mains, elle exerça une puissante traction. Le son caractéristique du tissu qui se déchirait retentit.

Soudain libérée, la demoiselle vacilla, puis s'affala, tête la première, sur l'herbe humide. Le choc parut assez violent.

— Au diable, ces robes de bal, grommela-t-elle. Comment peut-on porter des trucs pareils ?

Austin serra les poings. L'instinct lui commandait de fuir avant qu'elle ne le voie. Sauf qu'elle demeurerait sur le sol, immobile. Il hésita. Et si elle s'était blessée ? Aussi tentante que soit cette idée, il ne pouvait abandonner cette idiote. Si Caroline avait été à sa place, il aurait voulu qu'on l'aide – encore que sa sœur ne se serait jamais fourrée dans une situation pareille.

Se maudissant déjà, il demanda :

— Tout va bien ?

Poussant un petit cri, elle releva vivement la tête. Elle contempla son habit de soirée pendant quelques secondes avant de fixer de nouveau l'herbe sur laquelle était vautrée.

— Pourquoi, oh, *pourquoi* a-t-il fallu que quelqu'un assiste à ça !

— Tout va bien ? répéta-t-il avec impatience.

— Oui, bien sûr que tout va bien. J'ai toujours été des plus robustes. Merci de vous inquiéter de moi.

— Puis-je vous offrir une aide quelconque ?

— Non, merci. La fierté exige que je me sorte par moi-même de cette situation, la dernière en date d'une interminable série de désagréments.

Elle ne bougea pas. Un silence pesant s'installa.

— Vous comptez vous relever ?

— Non, je ne pense pas. Encore une fois, merci de votre sollicitude.

Austin serra les dents. Il se demanda si cette gamine n'avait pas abusé du champagne.

— Auriez-vous bu ?

— Pourquoi cette question ? Les gens ici ne boivent pas quand ils assistent à un bal ? Étrange coutume.

Notant enfin son accent, il réprima à grand-peine un gémissement.

— Américaine ?

— Au nom du ciel ! Je jure que si on me pose encore une fois cette question...

Elle s'interrompit pour jeter un regard noir en direction de... ses genoux.

— *Évidemment* que je suis américaine. Tout le monde sait qu'une *Anglaise* ne se retrouverait jamais étalée dans l'herbe avec aussi peu de dignité. Il doit exister une loi qui l'interdit.

— À vrai dire, ce n'est pas votre situation présente qui vous a trahie, c'est votre accent, riposta Austin, la surprise se mêlant à son agacement.

Cette gamine était d'une impertinence incroyable.

— Et ma question, reprit-il, signifiait : auriez-vous *trop* bu ?

— Trop ? répéta-t-elle, l'air outré.

Exécutant toute une série de gestes et de mouvements qui n'avaient rien de féminin, elle parvint à se remettre debout, et se planta devant lui, les

mains sur les hanches, dans une attitude on ne peut plus belliqueuse.

— Sachez, monsieur, que je n'ai pas *trop* bu. J'ai simplement trébuché.

La réponse d'Austin mourut avant d'atteindre ses lèvres alors qu'il la dévisageait pour la première fois.

Elle était effroyablement séduisante.

Et dans un état tout aussi effroyable.

Sa coiffure – un chignon, vraisemblablement – penchait en équilibre instable sur le côté de sa tête. Des feuilles et des brindilles étaient accrochées à ses cheveux, d'un auburn flamboyant, qui avaient échappé à leurs épingles. L'ensemble évoquait un nid d'oiseau.

Une traînée de boue lui maculait le menton et un brin d'herbe s'accrochait à sa lèvre inférieure – une lèvre fort pulpeuse, remarqua-t-il. Il continua son examen, nota que sa robe pastel s'ornait à présent de taches et de faux plis qui n'étaient à coup sûr pas là en début de soirée, sans parler des traces de terre. Plusieurs volants de sa jupe étaient déchirés. Et elle avait apparemment perdu une chaussure.

Il n'aurait su dire si son apparence le choquait plus qu'elle ne l'amusait. Qui diable était cette créature échevelée et comment s'était-elle retrouvée invitée chez lui ? Caroline et leur mère s'étant chargées de dresser la liste des invités, elles devaient la connaître. Pas lui. Pour quelle raison ?

Lui ayant donné du « monsieur », il était évident qu'elle ne le connaissait pas non plus. Ce qui était proprement stupéfiant. Il ne devait pas exister dans toute l'Angleterre une seule représentante du sexe féminin qui ne tentât de croiser son chemin pour lui arracher ses faveurs.

Ce qui n'était de toute évidence pas le cas de celle-ci. Elle le transperçait d'un regard qui signifiait clairement *je préférerais que vous disparaissiez*, ce qui l'irritait tout en piquant sa curiosité.

— Peut-être aurez-vous la bonté de me dire pourquoi vous rôdiez dans l'obscurité, mademoiselle... ? demanda-t-il, craignant encore que sa mère ou une meute de chaperons outragés ne surgissent en rugissant qu'il l'avait compromise.

— Matthews. Elizabeth Matthews, dit-elle en exécutant une révérence assez maladroite qui menaça son chignon branlant et délogea plusieurs mottes de terre de sa robe. Et je ne rôdais pas. Je me promenais lorsque j'ai entendu un chaton miauler. La pauvre bête était coincée dans cette haie. J'ai réussi à la libérer, pour me retrouver moi-même emberlificotée dans ce machin touffu qui fait la fierté de tant de jardins anglais.

— Où est votre chaperon ?

Elle afficha un air penaud.

— J'ai, comment dire, réussi à échapper à sa surveillance pendant qu'elle dansait.

— Elle ne rôde pas dans les buissons ?

Elle parut tellement étonnée par cette question qu'Austin ne douta pas qu'elle fût seule – ou alors c'était la meilleure comédienne qu'il lui eût été donné de voir. La comédie n'était pas son fort, soupçonnait-il cependant. Elle avait un regard trop expressif.

— Ma tante est une lady, et je vous assure qu'elle n'a pas pour habitude de rôder dans les buissons, déclara-t-elle, avant de s'exclamer : Seigneur, Je dois être à faire peur ! Vous arborez une expression des plus étranges. Comme si vous veniez d'avalier de l'huile de foie de morue.

— Vous n'êtes pas... à faire peur.

Elle éclata de rire.

— Et vous, monsieur, vous êtes soit incroyablement galant, soit extrêmement myope. Ou peut-être un peu des deux. Quand bien même j'apprécie vos efforts pour épargner ma fierté, je vous assure qu'ils sont inutiles. Après trois mois passés à bord d'un navire pour rejoindre l'Angleterre, j'ai l'habitude d'avoir une mine effroyable.

Elle se pencha vers lui, comme pour lui confier un secret, et son parfum assaillit ses narines. Elle sentait le lilas.

— Une dame anglaise voyageant à bord de ce même bateau ne cessait de se plaindre de ces « parvenus des colonies ». Je remercie le ciel qu'elle ne soit pas là pour assister à cette débâcle.

Sortant son pied encore chaussé de sous l'ourlet de sa robe, elle soupira.

— Bonté divine, je dois vraiment faire peine à voir. Je...

Un miaulement la fit s'interrompre. Baissant les yeux, Austin vit un minuscule chaton jaillir de sous la haie pour s'attaquer aux volants de la robe de Mlle Matthews.

— Ah, te voilà !

Elle ramassa la boule de poils qu'elle se mit à caresser.

— Tu n'aurais pas vu ma chaussure, par hasard ? lui murmura-t-elle. J'ai l'impression de l'avoir perdue dans cette haie...

Elle se tourna vers Austin :

— Peut-être auriez-vous l'extrême bonté de la chercher pour moi ?

Il la dévisagea, s'efforçant de masquer sa stupeur. Voilà que sa quête de solitude se transformait

en quête d'une chaussure perdue. Et qu'une espèce de folle lui demandait de la chercher comme s'il était un vulgaire laquais. Il devrait être outré. Dès que serait passé cet inexplicable envie de rire, il le serait sûrement. S'accroupissant, il jeta un œil sous la haie d'où avait surgi Mlle Matthews.

Il ne tarda pas à repérer la chaussure baladeuse qu'il récupéra. Il se redressa, la tendit à sa propriétaire.

— Voilà.

— Merci, monsieur.

Relevant généreusement ses jupes, elle glissa l'escarpin sur son pied couvert d'un bas. Elle avait de jolies chevilles très fines et des pieds étonnamment petits pour une femme de sa taille – un mètre soixante-dix, estimait-il. Si elle était un peu grande selon les critères en vigueur, lui la trouvait absolument parfaite. Sa tête se nicherait à la perfection au creux de son épaule, et il aurait un accès facile à cette bouche si tentante...

Bon sang, il avait perdu la tête ? Il força son regard à quitter ses lèvres pour le fixer sur le chaton. En guise de salut, ce dernier le gratifia d'un bâillement à s'en décrocher la mâchoire.

— Diantre semble prêt à aller se coucher, commenta Austin.

— Diantre ?

— Une des chattes tigrées a donné naissance à toute une portée il y a deux mois. Quand Mortlin, le garçon d'écurie, a vu cette meute surgir, il s'est exclamé : « Diantre, regardez-moi un peu tous ces chatons ! »

Sans s'en rendre compte, Austin sourit.

— En fait, nous devrions nous estimer chanceux. L'avant-dernière portée de chatons était

née dans le lit même de Mortlin et les noms qu'il leur a donnés étaient beaucoup plus, disons... colorés.

Des fossettes jumelles apparurent de part et d'autre de la bouche de Mlle Matthews.

— Bonté divine, les chats semblent très occupés par ici.

— En effet.

— Vous paraissez en savoir beaucoup sur Diantre et sa mère. Vous habitez dans le voisinage ?

Austin la contempla d'un œil perplexe. Elle devait être la seule dans tout le royaume qui ignorait qui il était.

— On peut dire cela.

— Quelle chance vous avez. C'est joli par ici, dit-elle en installant Diantre un peu plus confortablement au creux de son bras. Eh bien, même si votre conversation est agréable, je dois y aller. Pourriez-vous m'indiquer le chemin des écuries ?

— Des écuries ?

Une lueur s'alluma dans les yeux de la jeune femme.

— En Amérique, c'est un terme que nous utilisons pour désigner l'endroit où on abrite les chevaux. Dans la mesure où c'est là que vit Diantre, sa mère doit être à sa recherche.

— Peut-être me permettrez-vous de vous y accompagner, risqua-t-il, amusé.

Surprise, elle sembla hésiter.

— C'est très gentil à vous, monsieur, mais inutile. Je suis sûre que vous préférez rester ici pour jouir de votre solitude.

Elle avait raison. N'est-ce pas ? Cependant, l'idée de rester seul avec ses pensées ne lui paraissait soudain plus si attirante.

Comme il ne répondait pas, elle ajouta :

— À moins que vous ne préféreriez rejoindre la soirée ?

— Ayant fui cette soirée il y a peu, je ne suis pas pressé d'y retourner.

— Vraiment ? Vous n'appréciez pas ce genre de festivités ?

Il envisagea un mensonge poli, avant d'opter pour la vérité.

— En fait, non. Je déteste ces soirées.

— Dieu du ciel, et moi qui croyais être la seule !

Il fut incapable de dissimuler sa surprise. Toutes les femmes qu'il connaissait *adoraient* les bals.

— Vous ne vous amusiez pas ?

Elle baissa les yeux.

— Je crains que non.

À l'évidence, quelqu'un avait infligé à cette jeune personne un traitement peu plaisant – et cela s'était déroulé chez lui, sous son toit, lors de ce satané bal. Il imaginait fort bien certaines de ces mondaines chuchotant derrière leurs éventails à propos des « parvenus des colonies ».

Les bonnes manières exigeaient qu'il retourne dans la maison pour se conduire en hôte qu'il était, mais il n'en avait pas le moindre désir. En cet instant, devinait-il, sa mère devait lancer des regards éperdus autour d'elle, se demandant où il était passé et s'il comptait se cacher encore longtemps. Savoir que deux douzaines de jeunes filles à marier le guettaient autour de la piste de danse ajoutait à sa détermination de ne pas regagner le bal.

— Il semble clair que vous et moi avons besoin d'un peu d'air, déclara-t-il avec un sourire. Venez.

Je vous emmène aux écuries et vous me raconterez vos aventures avec Diantre.

Elizabeth hésita. Si tante Joanna apprenait qu'elle s'était trouvée seule dans les jardins en compagnie d'un gentleman, elle aurait droit à un sermon mémorable. Toutefois regagner la salle de bal dans cet état était impossible. Et puis, elle avait assez souffert pour aujourd'hui.

Elle en avait assez d'être la cible d'examens visiblement peu charitables, et de commentaires qui devaient l'être encore moins, au motif qu'elle aimait bavarder d'autre chose que de mode et du temps qu'il faisait. Elle ne pouvait en outre rien changer au fait qu'elle était piètre danseuse et, pire, bien trop grande selon les canons en vigueur. Si ce gentleman était au courant des moqueries qui circulaient à son sujet, il avait la politesse de ne pas le montrer.

— Vous avez beau être sans chaperon, déclara-t-il sur un ton amusé, vous avez ma parole que je ne vous enlèverai pas.

— Dans ce cas, j'accepte votre offre.

Elle se mit en marche à ses côtés, sa traîne martyrisée derrière elle et Diantre dans les bras. Elle ne put s'empêcher de jeter un regard furtif à son compagnon. Bonté divine, elle n'était pas du genre à nourrir d'absurdes rêves romantiques, mais cet homme-là avait absolument tout pour les susciter. Une épaisse chevelure couleur d'ébène et un visage d'une beauté saisissante que les ombres rendaient encore plus fascinant. Quand il l'avait dévisagée quelques instants plus tôt, l'intensité de son regard lui avait donné des frissons.

En vérité, tout en lui était séduisant. Ce qui ne changeait rien à la situation. Dès qu'il comprendrait à quel point elle était un désastre mondain, il la rejetterait comme tant d'autres avant lui.

— Dites-moi, mademoiselle Matthews, avec qui êtes-vous venue à ce bal ?

— Avec ma tante, la comtesse Penbroke.

— Vraiment ? J'ai connu feu son mari, mais j'ignorais qu'ils avaient une nièce américaine.

— Ma mère et tante Joanna sont sœurs. Ma mère s'est établie en Amérique après avoir épousé mon père, un médecin américain, expliqua-t-elle, avant de lui lancer un regard de biais. Ma mère est née et a grandi en Angleterre, je suis donc à moitié anglaise.

— Et donc, seulement à moitié parvenue, dit-il avec un sourire.

Elle s'esclaffa.

— S'agit-il de votre premier séjour en Angleterre ? s'enquit-il.

— Oui.

Il n'était pas nécessaire de lui révéler que c'était plus qu'un séjour – qu'elle ne rentrerait plus jamais chez elle.

— Et l'appréciez-vous ?

Elle hésita, avant de choisir la franchise.

— J'aime votre pays, je trouve toutefois la société londonienne et toutes ses règles par trop contraignantes. J'ai grandi à la campagne où j'avais beaucoup de liberté. J'ai un peu de mal à m'adapter.

Il jeta un coup d'œil à sa robe.

— Il semble en effet que vous ayez du mal à vous débarrasser de cette habitude américaine qui consiste à ramper sous des haies en robe de bal.

Elle laissa échapper un rire amusé.

— Il semble bien, oui.

Comme ils approchaient des écuries, un énorme chat en surgit en poussant un miaulement retentissant.

Le gentleman s'accroupit pour caresser l'animal.

— Salut, George. Comment tu vas, ma fille ? Tu te languis de ton bébé ?

Elizabeth déposa Diantre à terre et celui-ci se frotta aussitôt contre George.

— La mère de Diantre s'appelle *George* ?

Toujours accroupi, il leva les yeux vers elle, le sourire aux lèvres.

— Oui. Comme dans « Par Saint George ! Ce chat doit être une chatte parce que... regardez, elle est en train d'avoir des chatons ! » C'est mon valet qui l'a baptisée. Mortlin n'ignore rien en matière de chevaux et à peu près tout, je le crains, quand il s'agit de chats.

Le sourire d'Elizabeth se figea.

— *Votre* valet ? Ce sont *vos* chats ?

Austin se releva lentement, se maudissant pour cette imprudence. Son agréable interlude était sur le point de s'achever.

— Oui, ce sont mes chats.

Elle écarquilla les yeux.

— Donc, cette maison est la vôtre.

Austin jeta un regard en direction du manoir. C'était bien l'endroit où il habitait, mais il ne s'y sentait plus chez lui depuis plus d'un an.

— Oui. Bradford House m'appartient.

— Alors, vous devez être...

Elle tenta d'effectuer une révérence plutôt gauche.

— Pardonnez-moi, Votre Grâce, j'ignorais qui vous étiez. Vous devez me trouver d'une impolitesse épouvantable.

Il la regarda se redresser, attendant de voir une lueur intéressée s'allumer dans son regard tandis qu'elle se demanderait comment mettre à profit cette rencontre impromptue avec le « meilleur parti d'Angleterre ».

En vain.

Elle semblait juste sincèrement bouleversée. Et impatiente de le quitter.

Intéressant.

— Je suis vraiment désolée d'avoir dit que je n'appréciais pas votre soirée, dit-elle, reculant déjà. C'est une fête délicieuse. Délicieuse. La nourriture, la musique, les invités, ils sont tous...

— Délicieux ? suggéra-t-il.

Elle acquiesça tout en continuant à battre en retraite.

Il ne la quittait pas des yeux. De nombreuses émotions se lisaient dans son regard si expressif – gêne, désarroi, étonnement –, mais pas la moindre nuance de calcul ou de spéculation. Pas plus qu'elle ne paraissait impressionnée par son titre. C'était toutefois la totale absence d'une autre chose qui le fascinait.

Elle n'essayait pas de le séduire.

Elle n'avait pas davantage essayé quand elle ignorait son identité.

De plus en plus intéressant.

— Merci de m'avoir accompagnée, Votre Grâce. Je vais rentrer maintenant.

— Vous n'oubliez pas quelque chose, mademoiselle Matthews ? Votre robe... Même une parvenue des colonies n'oserait retourner dans la salle de bal dans cet état.

Elle baissa les yeux sur sa tenue.

— Il n'y a aucune chance que personne ne remarque rien, je suppose.

— Aucune. Votre tante et vous passez la nuit ici ?

— Oui. En fait, nous séjournons à Bradford Hall durant plusieurs semaines en tant qu'invitées de la duchesse douairière... qui est donc votre mère, conclut-elle, effarée.

— En effet.

Austin se demanda brièvement si sa mère avait planifié ce séjour dans l'espoir de lui trouver une épouse, et repoussa aussitôt cette idée. Jamais, au grand jamais, sa mère ne verrait dans une Américaine une duchesse convenable. Elle avait déjà jeté son dévolu sur plusieurs jeunes filles issues d'irréprochables lignées britanniques.

— Pour cette raison, je devrais être en mesure de résoudre votre problème. Je peux vous montrer comment gagner discrètement les appartements des invités.

La gratitude emplit ses yeux.

— Voilà qui m'épargnerait certainement le désastre annoncé.

— Allons-y.

Alors qu'ils reprenaient la direction du manoir, Elizabeth demanda :

— Je m'en veux de faire encore appel à votre bonté, Votre Grâce, mais pourriez-vous m'excuser auprès de ma tante quand vous retournerez à la réception ?

— Bien sûr.

Elle s'éclaircit la voix.

— Et quelle excuse lui donnerez-vous ?

— Quelle excuse ? Eh bien, je dirai que vous avez eu des vapeurs.

— Des vapeurs ! s'écria-t-elle. Je ne suis pas du genre à avoir des vapeurs. Tante Joanna ne le

croira jamais. Elle sait que je suis d'une nature robuste. Vous devez trouver autre chose.

— Très bien. Que pensez-vous d'une migraine ?

— Je n'en ai jamais.

— La dyspepsie ?

— Mon estomac fonctionne à merveille.

Austin se retint de lever les yeux au ciel.

— Vous ne souffrez *jamais* de la moindre affection ?

Elle secoua la tête.

— Vous oubliez que je suis...

— Robuste, oui. Je commence à m'en rendre compte. Je crains cependant que toute autre excuse – un accès de fièvre, par exemple – n'inquiète votre tante.

— Hmm, vous avez raison. En fait, une migraine n'est pas si éloignée de la vérité. À la seule idée de retourner à ce bal, je ressens une douleur sourde dans les tempes. Très bien, décréta-t-elle en hochant la tête. Vous pouvez dire que j'ai été victime d'un mal de crâne.

Les lèvres d'Austin frémirent.

— Merci.

Elle lui adressa un sourire rayonnant.

— Il n'y a pas de quoi.

Lorsqu'ils eurent atteint le manoir, il la conduisit vers une porte presque entièrement masquée par du lierre.

— Les appartements des invités se trouvent en haut de ces marches, annonça-t-il en l'ouvrant. Faites attention, l'escalier est traître.

— Entendu. Merci de votre bonté.

— Il n'y a pas de quoi.

Il étudia son visage dans la semi-pénombre. Même échevelée, elle était ravissante. Et amusante.

Il ne se souvenait pas de la dernière fois où il s'était senti aussi gai. Il eut envie de prolonger de quelques secondes ce plaisant intermède. Doucement, il s'empara de sa main et la porta à ses lèvres. Sa peau était chaude et douce, ses doigts longs et minces. La subtile odeur de lilas lui frôla de nouveau les narines.

Leurs regards se croisèrent. Bon sang, elle était si délicieusement décoiffée... comme si elle venait de faire l'amour avec passion. Il fixa sa bouche si pleine, si incroyablement tentante, et il se demanda quel goût elle aurait. Il s'imagina se penchant vers elle, frôlant ses lèvres une fois, deux fois avant de plonger la langue dans sa bouche, de la mêler à la sienne. Elle aurait un goût splendide, comme...

— Mon Dieu !

Les doigts de la jeune femme se crispèrent sur les siens tandis qu'elle le fixait avec de grands yeux. Son regard resta braqué sur ses propres lèvres un instant, avant qu'elle le détourne, visiblement frustrée. Une étrange chaleur se répandit en lui. Il aurait juré qu'elle avait lu dans ses pensées...

Il allait la lâcher quand elle laissa échapper une nouvelle exclamation. Leurs regards se croisèrent de nouveau et il nota qu'elle avait pâli. Elle lui étreignait la main avec force.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-il, alarmé par sa pâleur. On dirait que vous venez de voir un fantôme.

— William.

Il se pétrifia.

— Pardon ?

Elle le dévisagea avec une intensité qui confinait au désespoir.

— Vous connaissez quelqu'un qui s'appelle William ?

Son corps entier se raidit.

— À quel jeu jouez-vous ?

Elle ferma les yeux.

— C'est votre frère, murmura-t-elle. On vous a dit qu'il était mort au service de votre patrie.

Elle rouvrit les paupières et il eut l'étrange impression qu'elle voyait jusqu'au fond de son âme.

— Ce n'est pas vrai, ajouta-t-elle dans un souffle.

Son sang se glaça. Lui lâchant la main abruptement, il recula, choqué. Cette femme connaissait-elle son plus noir secret ? Si oui, comment était-ce possible ?

Les images qu'il avait passées toute cette dernière année à refouler lui revinrent de plein fouet. Une ruelle sombre. William rencontrant un certain Gaspard, un Français. Des caisses d'armes. Un échange d'argent. Des questions angoissantes. Une confrontation amère entre deux frères. Puis, quelques semaines après, la nouvelle que William était mort à Waterloo... en héros.

Son cœur battait à tout rompre. Qui était cette femme ? Se pouvait-il qu'elle ait un lien avec la lettre qu'il avait récemment reçue ou qu'elle ait eu connaissance des activités de William avec les Français ? Était-elle l'indice qu'il cherchait depuis un an ?

Il la fixa, les yeux étrécis, avant de proférer le mensonge habituel :

— William est mort pour son pays. C'est un héros.

— Non, Votre Grâce.

— Vous osez dire que mon frère n'était pas un héros ?

— Non. Je dis qu'il n'est pas mort. Votre frère William est vivant.

2

Elizabeth sentait les prémices de la fatigue abruti-
sante qui suivait parfois une vision. Elle voulait
désespérément s'asseoir, mais la suspicion dans le
regard du duc la clouait sur place.

— Vous allez me dire ce qui vous permet d'affir-
mer que mon frère est vivant, ordonna-t-il d'une
voix glaciale. Tout de suite.

Seigneur Dieu, pourquoi ai-je parlé ? Elle connais-
sait déjà la réponse, bien sûr. Le visage d'une jeune
femme surgit dans son esprit... l'amie bien-aimée
qu'elle ne reverrait plus... uniquement parce qu'elle
avait gardé le silence après une prémonition. Une
erreur qu'elle s'était juré de ne plus jamais com-
mettre.

Et le fait que ce William soit vivant, c'était
sûrement une bonne nouvelle, non ? Encore que
l'hostilité et la méfiance dans la voix du duc indi-
quaient qu'elle avait parlé trop vite. Néanmoins,
elle pouvait le convaincre qu'elle disait la vérité.

— Je sais que votre frère est vivant, car je l'ai
vu...

— Où l'avez-vous vu ? Quand ?

— À l'instant. Dans mon esprit... ajouta-t-elle
dans un murmure.

Les yeux du duc n'étaient plus que deux fentes.

— Dans votre *esprit* ? Quelles sornettes me racontez-vous là ? Êtes-vous dérangée, madame ?

— Non, Votre Grâce. Je... je vois des choses. Dans ma tête. Certains appellent cela un don de double vue. J'ai bien peur de ne pas être capable de l'expliquer.

— Vous êtes en train de me dire que vous avez vu mon frère. Vivant.

— Oui.

— Si cela est vrai, où est-il ?

— Je l'ignore. Mes visions sont souvent lacunaires. Je sais juste qu'il n'est pas mort comme tout le monde le croit.

— Et vous espérez me faire croire cela ?

Son incrédulité était glaçante.

— Je comprends vos doutes. Il est plus rassurant d'écarter tout ce qui n'est pas explicable scientifiquement. Je peux simplement vous assurer que ce que je dis est vrai.

— À quoi ressemblait cet homme que vous prétendez être mon frère ?

Fermant les yeux, elle prit une profonde inspiration, puis força son esprit à se vider pour mieux se concentrer sur sa vision.

— Grand. Brun. Les épaules larges.

— Vous venez de décrire la moitié des hommes du royaume, y compris le Régent qui, comme vous le savez, est bien vivant. Et il ne vous serait pas difficile de décrire mon frère dans la mesure où un immense portrait de lui est suspendu dans la galerie.

— Je n'ai vu aucun portrait. L'homme que j'ai vu vous ressemblait beaucoup, et il avait une cicatrice.

Il se figea.

— Une cicatrice ? Où cela ?

— En haut du bras droit.

Un muscle se crispa sur la mâchoire d'Austin.

— Beaucoup d'hommes ont des cicatrices. Si vous espérez me convaincre que vous possédez je ne sais quel pouvoir magique, vous avez mal choisi votre proie. Cela fait des siècles que les Gitans parcourent l'Europe en prétendant posséder de tels dons dans l'espoir de soutirer de l'argent aux incrédules.

Cette fois, elle se mit en colère.

— Je ne suis pas une diseuse de bonne aventure. Et je ne suis ni une menteuse ni une voleuse.

— Vraiment ? Et sous peu vous allez prétendre que vous pouvez aussi lire dans les esprits.

— Parfois seulement, dit-elle en contemplant sa bouche qui n'était plus qu'une mince ligne dédaigneuse. J'ai lu vos pensées quand vous m'avez pris la main.

— Vraiment ? Et quelles étaient-elles ?

— Vous... vous aviez envie de m'embrasser.

Il se contenta de hausser un sourcil.

— Voilà qui n'exigeait aucun pouvoir particulier. Mon attention était momentanément attirée par votre bouche.

En dépit de cette réponse, elle sentait sa tension, sa méfiance et sa suspicion... autant de sentiments auxquels elle était habituée. Il y avait autre chose aussi qui, malgré sa colère, la bouleversait.

De la solitude.

De la tristesse.

Des remords.

Ces sentiments enveloppaient cet homme comme un manteau et suscitaient en elle une irrésistible compassion. Car elle ne les connaissait que trop

bien, et savait à quel point ils vous dévorent l'esprit, vous rongent l'âme.

Elle aussi avait des regrets. Et si elle parvenait à l'aider, cela l'apaiserait-elle ?

— Vous vouliez m'embrasser. Vous vous demandiez quel goût j'aurais. Vous vous imaginiez vous penchant vers moi, me frôlant les lèvres une fois, deux fois. Puis vous auriez enfoncé votre langue...

Il cilla, son regard sombre à présent rivé sur sa bouche.

— Continuez.

Une chaleur affreuse la consumait déjà tandis qu'elle se souvenait de ce qu'il comptait faire ensuite...

— Je crois en avoir assez dit.

— Vraiment ?

Austin la fixait, sidéré malgré lui. Oui, il aurait été assez facile de deviner qu'il voulait l'embrasser, mais cette bouche venait d'énoncer ses propres pensées avec *précision*.

Seigneur, et si elle avait raison ? Si William était vivant ? Un espoir impossible, absurde, le saisit avec une telle force qu'il en chancela. Non ! Plusieurs soldats l'avaient vu tomber sur le champ de bataille. Même si la balle avait détruit son visage, il avait été formellement identifié grâce à la montre qu'on avait retrouvée sous son corps.

William était bel et bien mort. S'il ne l'était pas, il aurait repris contact avec sa famille et serait rentré à la maison.

Sauf si c'était un traître à la Couronne.

Et puis, Austin trouvait fort étrange que Mlle Matthews surgisse soudain avec une telle révélation une quinzaine de jours seulement après qu'il eut reçu cette lettre si troublante qui confirmait

ses pires craintes à propos de son frère. Était-il possible qu'elle soit au courant de ses activités ? Qu'elle sache quelque chose au sujet de ce Français qu'il avait vu en sa compagnie ?

Et comment pouvait-elle savoir pour la cicatrice ? Un trophée glané après une chute de cheval dans son enfance. Avait-elle fréquenté William ? Avait-elle été assez intime avec lui pour connaître ce détail ?

Au clair de lune, avec sa chevelure en désordre caressée par la brise d'été, elle n'avait certes rien d'une espionne, d'une meurtrière ou d'une séductrice, mais il savait qu'il ne fallait jamais se fier aux apparences. Certaines des plus belles femmes qu'il avait connues étaient des êtres maléfiques, fourbes et sans cœur. Qui se cachait derrière cette innocente façade ? S'il ignorait à quel jeu elle jouait, il entendait bien le découvrir. Et si, pour faire, il devait feindre de croire à ses « visions », soit.

Alors qu'il ouvrait la bouche pour parler, elle le devança.

— Je ne joue à aucun jeu, Votre Grâce. Je cherche simplement à vous aider.

Bon sang, il allait devoir se montrer très prudent avec cette femme. Même s'il ne croyait pas une seconde à ses « pouvoirs » – quel homme sain d'esprit y croirait ? –, elle était étrangement et incroyablement perspicace.

Elle semblait fort capable de deviner ses secrets – des secrets susceptibles de provoquer la ruine de sa famille.

— Dites-moi ce que vous savez à propos de mon frère.

— Je ne sais rien de lui, Votre Grâce. Avant de toucher votre main, j'ignorais jusqu'à son existence.

— Vraiment ? Depuis quand êtes-vous en Angleterre ?

— Six mois.

— Et vous espérez me faire croire que durant tout ce temps personne n'a mentionné mon frère devant vous ?

Il éclata d'un rire cynique.

Elle hésita avant de déclarer d'une voix posée :

— Je ne suis pas ce que l'on pourrait appeler la vedette mondaine de la saison. Les gens préfèrent éviter de m'adresser la parole ou, plutôt, médire de moi dans mon dos.

— Votre tante doit pourtant vous tenir informée de tous les *on-dit**¹.

Un infime sourire incurva les lèvres de la jeune femme.

— Pour être tout à fait sincère, Votre Grâce, ma tante ne parle guère que des allées et venues de telle ou telle personnalité londonienne. Je l'aime beaucoup, toutefois, après cinq minutes d'une telle conversation, j'ai tendance à devenir un peu dure d'oreille.

— Je vois. Parlez-moi encore de cette... vision que vous avez eue de William.

— J'ai vu un jeune homme portant un uniforme militaire. Il était blessé, mais vivant. Je sais juste qu'il s'appelle William et que c'est quelqu'un qui compte pour vous. Vous le croyez mort, or il ne l'est pas. J'en suis certaine.

— Une affirmation assez incroyable pour laquelle vous ne donnez pas la moindre preuve.

— Non... du moins, pas encore.

— Ce qui signifie ?

— Si nous passons un peu de temps ensemble, je devrais pouvoir vous en dire davantage. Mes

1. Tous les mots en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte. (*N.d.T.*)

visions sont erratiques et se présentent le plus généralement sous la forme d'images très brèves. Elles surviennent généralement quand je touche quelqu'un, le plus souvent ses mains.

Austin arqua les sourcils.

— Donc, si nous nous asseyons en nous tenant par la main, vous seriez éventuellement en mesure d'en voir davantage, déclara-t-il, sarcastique.

— Je comprends votre scepticisme ; c'est pourquoi j'évite, en général, de révéler mes prémonitions.

— Pourtant, vous avez révélé celle-ci.

— Il se trouve que la dernière fois que je me suis tue, je l'ai payé très cher.

Elle fronça les sourcils.

— Mais n'êtes-vous pas heureux que votre frère soit en vie ?

— Je *sais* qu'il est mort. Et je vous interdis de mentionner cette ridicule histoire de vision devant qui que ce soit d'autre, surtout ma mère et ma sœur. Ce serait d'une cruauté sans nom de leur offrir un espoir qui n'existe pas. Vous comprenez ?

Elle le fixa droit dans les yeux, parfaitement consciente de la menace implicite.

— Je respecterai votre souhait, Votre Grâce. Comme vous le savez, ma tante et moi sommes invitées chez vous pour quelques semaines. Si vous changez d'avis et désirez que j'essaie de vous venir en aide, il ne vous sera pas difficile de me trouver. Je suis très fatiguée et j'aimerais me retirer à présent. Bonne nuit, Votre Grâce.

Il la regarda gravir les marches.

« Oh, vous allez m'aider, mademoiselle Matthews ! songea-t-il. Si vous savez quoi que ce soit à propos de William, vous n'aurez pas d'autre choix. »

Il fallut à Austin plusieurs minutes pour retrouver Miles Avery dans la salle de bal bondée. Quand il repéra enfin son ami, il ne fut pas surpris de découvrir qu'une nuée de dames faisait cercle autour de lui. Bon sang, allait-il devoir le traîner par l'oreille pour le soustraire à ses adoratrices ?

Ce désagrément lui fut épargné : Miles le vit dès qu'il se dirigea vers lui. Lui adressant un regard éloquent, Austin indiqua du menton le couloir qui menait à son bureau avant de quitter la salle, à peu près certain que Miles le suivrait de près. Après plus de deux décennies d'amitié, ils partageaient une rare complicité.

Il venait à peine de servir deux cognacs quand un coup discret retentit à la porte.

— Entre.

Miles obéit, referma derrière lui. Un sourire ironique flottait sur ses lèvres.

— Il était temps que tu te montres. Je t'ai cherché partout. Où te cachais-tu ?

— J'ai fait un tour dans le jardin.

— Ah bon ? Tu admirais les fleurs ? À moins qu'une jolie fleur d'un autre genre n'ait soudain éveillé ta... concupiscence ?

— Ni l'un ni l'autre. J'avais simplement besoin de paix et de tranquillité.

— Et les as-tu trouvées ?

L'image de Mlle Matthews s'imposa à lui.

— Je crains que non. Pourquoi me cherchais-tu ?

Le regard de Miles devint encore plus narquois.

— Pour te faire part de certains griefs. Quel genre d'ami es-tu pour m'abandonner ainsi ? Alors que nous devons tous les deux faire face aux assauts d'une armée de pucelles déterminées à se marier, tu n'assistes pratiquement à aucune soirée

et, pire encore, quand le bal a lieu chez toi, tu te débrouilles pour disparaître. Lady Digby et ses innombrables filles m'ont coincé derrière un palmier en pot. Ne te trouvant pas, elles avaient jeté leur dévolu sur moi. Crois-moi si je te dis qu'elles sont toutes fabriquées selon le même modèle, des nunuches à tête de chou, piètres danseuses, de surcroît. Mes pauvres orteils ne s'en remettent jamais.

Imperturbable, il continua :

— Évidemment, le groupe auquel tu m'as arraché semblait plus prometteur. Ces dames étaient suspendues à mes lèvres. Aperçois-tu ces perles de sagesse qui coulent de ma bouche ?

Austin le dévisagea par-dessus le rebord de son verre.

— Je renonce à comprendre pourquoi la fausse adoration d'une meute d'écervelées te divertit autant. Tu n'en as pas assez parfois ?

— Bien sûr que si. Tu sais à quel point je déteste que de belles jeunes femmes aux courbes ensorcelantes se jettent à mon cou. Je frémis d'horreur chaque fois.

Miles, qui était sur le point d'avaler une gorgée de cognac, arrêta son geste pour le scruter.

— Austin, ça va ? Tu as une tête épouvantable.

— Merci, Miles. Grâce à toi, je me sens déjà mieux.

Un petit silence passa avant d'enchaîner :

— Pour répondre à ta question, je suis un peu troublé. Il s'est passé quelque chose et j'ai besoin d'un service.

La lueur moqueuse disparut aussitôt du regard de Miles.

— Tu n'as qu'à demander, tu le sais.

Malgré lui, Austin fut soulagé. Bien sûr, il savait qu'il pouvait compter sur Miles. Le fait qu'il ne puisse révéler ce secret qui lui pesait à cet homme qui était son meilleur ami depuis sa plus tendre enfance le remplissait de culpabilité. Pour son propre bien, toutefois, il valait mieux qu'il ne sache rien des activités de William pendant la guerre.

— J'aimerais que tu te livres à une enquête discrète.

Une lueur d'intérêt brilla dans les yeux d'ébène de Miles.

— Concernant ?

— Une certaine jeune femme.

— Je vois. Tu as décidé de te passer la corde au cou ?

Avant qu'Austin ne puisse le détromper, Miles continua :

— Je ne t'envie pas, crois-moi. Il n'y a pas une femme sur cette terre en face de qui j'aimerais dîner tous les jours. Cette simple mention *jusqu'à ce que la mort vous sépare* suffit à me glacer le sang. Tu dois malheureusement à ton titre d'engendrer un héritier. Je remercie le Seigneur que mon cousin Gerald hérite du comté. Certes, Robert pourrait devenir duc, mais nous savons tous deux que ton frère rêve autant du titre que de la vérole. En fait...

— Miles.

Ce simple mot suffit à arrêter le flot de mots.

— Oui.

— Pas ce genre de jeune femme.

Un sourire grivois effleura les lèvres de son ami.

— Ah, ah ! N'en dis pas plus. Il te faut des informations sur quelqu'un qui n'est pas... convenable.

Je comprends. Ce sont les plus intéressantes, conclut-il avec un clin d'œil.

En proie à une frustration croissante, Austin expliqua :

— La jeune femme sur laquelle je souhaite me renseigner s'appelle Mlle Matthews.

— Elizabeth Matthews ? dit Miles, surpris. La nièce américaine de lady Penbroke ?

— Tu l'as rencontrée ?

— À plusieurs reprises. À la différence de certains que je ne nommerai pas, j'ai assisté à des douzaines de bals cette saison. Bals auxquels lady Penbroke et Mlle Matthews assistaient elles aussi. Veux-tu que je te présente ?

— Nous nous sommes déjà rencontrés. Tout à l'heure, dans le jardin.

— Je vois.

Une pause, puis :

— Que veux-tu savoir à son sujet ?

Tout.

— Puisque tu la connais, donne-moi tes impressions.

Miles prit son temps pour répondre. Il commença par s'installer dans l'énorme fauteuil devant la cheminée, avant de faire tourner son cognac dans son verre avec une lenteur exaspérante.

— Selon moi, dit-il enfin, c'est une délicieuse jeune femme, intelligente, à l'esprit brillant. Malheureusement, elle n'est pas très à l'aise dans le monde, taiseuse et timide par moments, ou alors d'une franchise assez désarmante. En vérité, elle me fait l'effet d'un souffle d'air frais, toutefois, si je me fie à certains ragots, il est possible que je sois le seul de cet avis.

— Quels ragots ? Des scandales à l'horizon ?